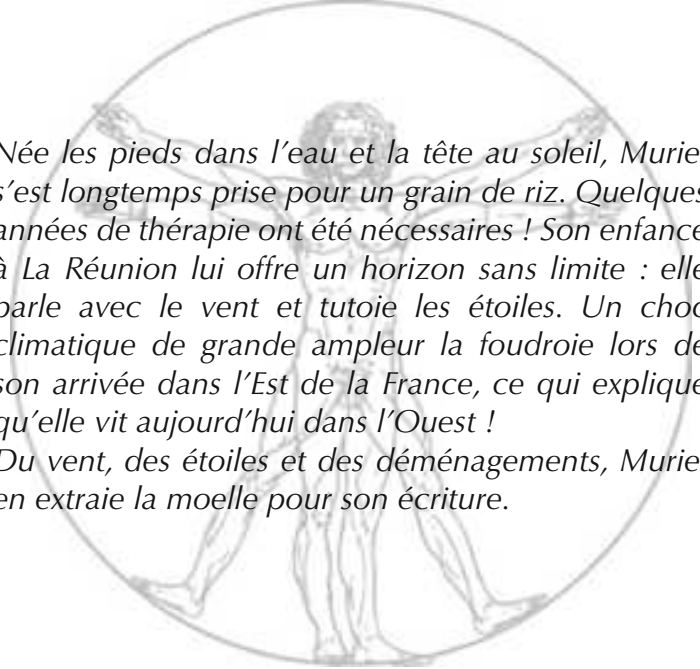


Muriel H. Essling

VENDREDI SOIR



Née les pieds dans l'eau et la tête au soleil, Muriel s'est longtemps prise pour un grain de riz. Quelques années de thérapie ont été nécessaires ! Son enfance à La Réunion lui offre un horizon sans limite : elle parle avec le vent et tutoie les étoiles. Un choc climatique de grande ampleur la foudroie lors de son arrivée dans l'Est de la France, ce qui explique qu'elle vit aujourd'hui dans l'Ouest ! Du vent, des étoiles et des déménagements, Muriel en extrait la moelle pour son écriture.

Après une journée continue de travail et une heure trente de transport en commun, comme chaque vendredi, je rentre chez moi. C'est le moment de la semaine que je préfère et chacun de mes gestes est identique d'une semaine à l'autre. D'abord, c'est Fred, le concierge, que je retrouve en pénétrant dans l'immeuble. Il me tend mon courrier avec un large sourire et un clin d'œil complice : il sait très bien que je n'ouvrirais pas les factures avant demain midi.

Je prends l'ascenseur en ayant une seule hâte : ôter mes chaussures pour sentir la douceur de la moquette à longs poils, grise, qui couvre la centaine de mètres carrés de mon appartement. C'est ce que je fais. Puis je me dirige vers la fenêtre. J'adore, à la tombée du jour, observer le ballet des dirigeables entre les tours de verre et d'acier. Depuis que le Gouverneur a décidé de les coloriser, c'est un peu comme si je retrouvais mon enfance et les ballons multicolores avec lesquels je jouais. Je ressens toujours une pointe de nostalgie. Elle passe rapidement, je ne suis pas une sentimentale.

Ensuite, je prends mon verre de jus d'orange tout en m'allongeant sur le canapé. C'est tout un art de boire dans cette position, mais je suis devenue une experte. Mes orteils se tendent et se détendent et ça me fait un bien fou. Cela ne dure qu'une dizaine de minutes. Déjà, je sens mon corps qui hurle : c'est Vendredi ! Bouge-toi !

Je me lève, direction la salle de bain. Elle est toujours aussi immense, blanche, carrelée, aseptisée. Tout un mur est consacré à des boîtes de rangement plus ou moins grandes. C'est ici que, chaque vendredi soir, je redeviens moi-même.

D'abord, j'ôte mes faux ongles, longs, rouges, soignés. Je les nettoie méthodiquement puis les place dans leur boîte. Et quand mes doigts apparaissent, grignotés, cassés, déchiquetés, je sais que je peux sans crainte de me provoquer une lésion, ôter mes lentilles de contact. Attention ! Je ne le fais jamais au-dessus du lavabo : j'en ai déjà perdu une de cette manière. Que j'étais sotte ! Je les place dans leur solution de nettoyage.

Enfin, délicatement, je retire les minuscules épingles qui retiennent mes longs cheveux noirs et soyeux. Je les pose sur la tête nue du mannequin de la coiffeuse. Les quelques poils hirsutes qui couvrent mon crâne, reliquat du dernier nuage radioactif sur la mégalozone, m'amuse encore. Bientôt, je n'en aurais plus du tout et c'est tant mieux. Je pourrais enfin essayer la dernière colle à cheveux dont tous les médias ne cessent de faire la pub ! Toutes mes amies ne jurent que par elle et j'enrage de faire partie des dernières à la tester ! Encore tout à l'heure, les panneaux publicitaires de la Colcrane semblaient m'agresser, me reprochant de ne pas l'avoir encore utilisée ! Tant que mes trois touffes de poils ne seront pas tombées, je ne pourrais pas l'acheter. Il faut prendre son mal en patience.

Mon chemisier glisse à terre et je m'attelle au plus ardu : la silicone. La fermeture-éclair sur la poitrine est si minuscule qu'à l'œil nu, c'est impossible de l'apercevoir. Il me reste donc à tâter ma poitrine pour la trouver. J'effleure la partie gauche du mamelon, lentement, afin de sentir ce tout petit bout de métal. Enfin ! Je l'ai ! Doucement, je tire un peu. J'y plonge le pouce et l'index pour récupérer la masse gélatineuse. C'est le moment qui m'écoeure le plus mais c'est un peu normal, je déteste déjà cuisiner avec les doigts alors tripoter la silicone me révolte d'autant plus. C'est toujours un peu gluant mais bon, je n'ai pas d'autre choix. Je me lève, glisse le coussin dans son bac 90C et, avec un sourire, je me dis que demain, je mettrai sans doute le 100C pour sortir. Je verrai